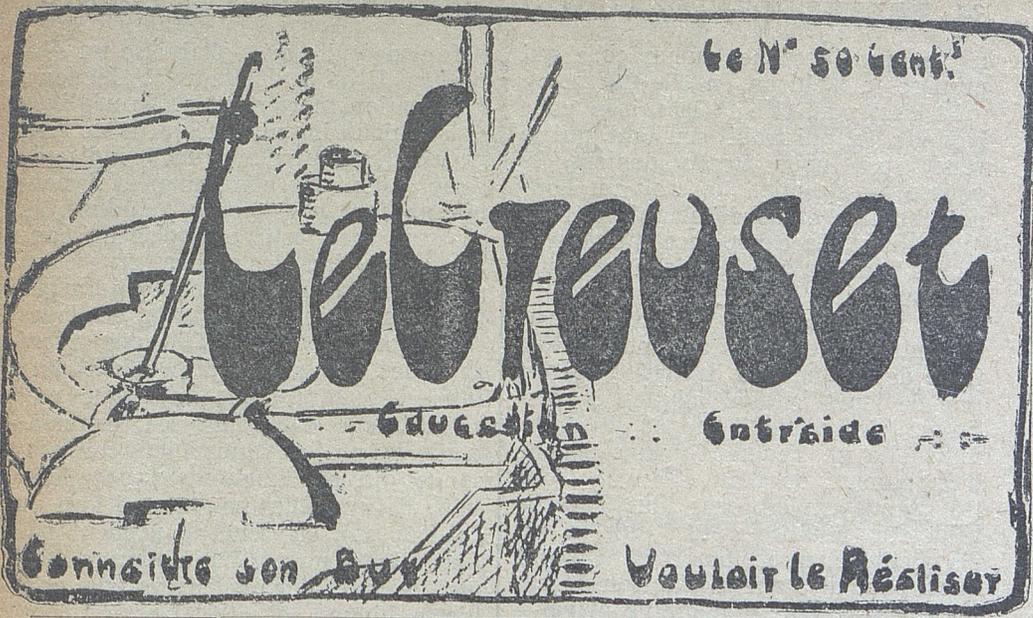


Le N° 50 cent.



ABONNEMENTS

Un an : 5 francs.  
Six mois : 3 francs.

Pour la Rédaction et l'Administration  
s'adresser

« Le Creuset », 23, pl. St-Géry, Bruxelles.

Les articles n'engagent  
que leurs auteurs.

# LES MOUCHARDS

*Le Fils de l'homme va, selon qu'il est écrit de lui ; mais malheur à cet homme par qui le Fils de l'homme est trahi ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né.*

*Saint MATTHIEU, chap. 26, vers. 25.*

COMMENT suis-je amené à considérer cette plaie morale qui s'appelle la trahison ? Vous la connaissez, comme moi ; comme moi, elle vous soulève d'indignation et de colère. Vous l'avez marquée au fer rouge de la honte et votre doigt justicier désigné à l'opprobre celui qui s'en rend coupable. Pourquoi donc insister sur cette monstruosité ?

Eh, bien, voici : j'en souffre !

Tous les jours ce poison mêle son amertume à ma vie. La suspicion se glisse en moi et, si je ne réagissais, ma main serrerait moins franchement la main qui m'est tendue ; mes confidences se feraient plus timides ; j'écarterais de mon cœur les meilleures amitiés. Parce qu'autour de moi rode la trahison invisible et haineuse ! Autour de vous aussi.

Le mouchard provoque ainsi, en dehors de sa nuisance voulue, une action dissolvante, dont les conséquences, pour être moins immorales, n'en sont que plus funestes.

Toute une littérature, dont la meilleure, s'est nourrie de ce drame de conscience, et je peux bien, sans exagération aucune, taxer la trahison comme l'un des plus grands crimes contre l'humanité.

A côté de la croix du Christ, se dresse le pilori de Judas souffleté par vingt siècles d'indignation ! C'est la consécration de l'horreur !

Comment donc, est-il possible que ce crime-type qui, plus que tout autre — car on pardonne à Caïphe et on oublie Pilate —, soulève l'anathème ; comment est-il possible qu'il n'y ait aucune juridiction pour le frapper ? Il

n'y a, que je sache, aucun code qui punisse la trahison en elle-même.

Et c'est peut-être là la raison pour laquelle, tel qui trahit son ami, qui le vend, qui, pour trente deniers, le pousse au supplice, se croit un honnête homme et ne déroberait pas un rouge liard. La conscience humaine a de ces gouffres que la raison ne pourrait sonder.

Les primitifs, dans leur morale rudimentaire n'ont pas une notion très nette de la question. La ruse, qui est une de leurs caractéristiques, se distingue difficilement de la trahison, mais elle ne s'exerce qu'aux dépens d'un ennemi ou d'un étranger. Tous les grands explorateurs sont d'accord là-dessus, nombre d'entre eux en ont été victimes, mais tous sont d'accord aussi pour dire que la trahison envers les leurs — dans le domaine privé — est extrêmement rare et toujours punie sans pitié.

Les Athéniens avaient un mépris profond pour les sycophantes qui, pourtant, dénonçaient pour le bien de la République. A Rome, on étranglait et on mutilait, dans Suburre, les sicaires des Césars. Il n'y a que la période médiévale qui consacre en quelque sorte la trahison. Voyez la *Macbeth* de Shakespeare. Aussi le monde ne connut-il, même aux temps obscurs de la préhistoire, une morale plus sauvage, plus inhumaine. Le sens moral est détruit, la conscience est étouffée, les bas instincts s'étalent cyniquement. Les puissants en donnent l'exemple. La chronique de ces siècles maudits regorge de monstruosité, depuis Clotaire I<sup>er</sup> jusqu'à la Renaissance qui est elle-même ébloussée par le sang et le poison. Mais ces abominations sont refoulées avec les ténèbres qui les favorisent. Avec l'Inquisition, qui s'éteint dans sa propre horreur, la délation retourne dans sa honte.

Le mouchard, dès lors, n'est plus qu'un cas isolé, appartenant à la stérilité morale, sorte de réversion psychologique qui soulève l'étonnement et le dégoût. Et, même lorsqu'ils sont entourés d'honneurs officiels, les traîtres ne résistent ni à l'histoire, ni au jugement populaire.

Mais j'abandonne la généralisation et je reviens au particulier. Je disais donc que je souffrais du mouchard. Et

il faut de suite que j'établisse un *distingo*. Il y a délateur et délateur. L'éducation morale est assez négligée et les mieux intentionnés, s'ils ne sont prémunis, commettent des « indiscretions » dont les conséquences funestes, ne sont pas toujours voulues. Je placerais dans cette catégorie les confrères qui, dans les ateliers, se croient obligés de signaler au chef ou au patron les moindres erreurs de leurs compagnons, alors qu'ils pourraient faire les remarques directement aux intéressés; qui, sans intention méchante, leur rapportent des conversations, des projets venus à leur connaissance; qui leur émettent des appréciations défavorables concernant l'un ou l'autre; qui, en général, pèchent par imprudence ou par une notion archaïque de leurs devoirs envers leur chef hiérarchique.

Je ne diminue ici en rien la portée du danger de telles pratiques, je dégage seulement l'intention; ne voulant par étendre à des étourdis la malédiction dont je couvre les autres. Ceux-ci sont de médiocres compagnons, les autres sont des misérables. Je sais, par expérience, que les premiers sont amendables; il suffit souvent d'une mise en garde pour qu'ils comprennent les conséquences de leurs agissements, pour leurs compagnons, et l'abaissement moral qui en résulte pour eux-mêmes.

Mais les autres, les mouchards! Ceux qui, de leur coin obscur, guettent, fouillent, intriguent. Les mouchards! Ceux qui tendent le cou, incitent hypocritement aux confidences, qui, d'un baiser maudit, vous désignent à la vindicte. Les mouchards! Ceux qui travestissent, mentent, combinent, ceux qui n'ont pas d'amis, pas de frères, pas d'enfants; qui partagent le monde en victimes et en complices et qui essaient tour à tour de trahir ces derniers auprès des premiers et inversement. Au demeurant, rien ne les désigne toujours à la méfiance, sinon leur regard, leur obséquiosité, un petit air de faux témoin. Mais ils vous montrent la paume blanche de leurs mains innocentes, ils plaident d'un sourire niais, ils n'ont jamais rien vu, rien fait, rien dit. Il est difficile de les suprendre. On les soupçonne, on ne peut les confon-

dre. Et ils ont toujours un innocent à vous désigner comme le coupable. Ils ont un instinct démoniaque à vous glisser de la main quand vous croyez les tenir. Ah! les misérables! Que de drames n'ont-ils provoqués! Dans combien d'ateliers ne sont-ils cause de la méfiance qui divise? Que de victimes se sentent frappées sans savoir d'où vient le coup et vous englobent — à vous qui n'avez jamais fait le moindre mal — dans une même accusation collective? Et ce n'est ni l'envie, ni le danger qui les poussent, ils ont généralement des postes de confiance stables et bien rétribués. La seule explication est la réversion psychologique, le manque de sens moral. Il ne peut être question de les corriger, pas plus qu'on ne peut guérir certaines infirmités congénitales. Mais il faut nous défendre contre eux. Il faut manifester, aussitôt que la présence d'un mouchard se fait sentir dans un atelier, il faut manifester à haute voix la volonté de se défendre contre lui par tous les moyens, par la violence, si c'est nécessaire. La crainte seule leur étant accessible. Il faut qu'ils sachent que leurs vilénies découvertes se retourneront contre eux. Qu'ils seront frappés d'interdit, qu'autour d'eux se formera un cercle de malédiction qui les écartera à tout jamais de la vie solidaire des ateliers.

Je ne suis pas d'une nature implacable, je suis plutôt porté à l'indulgence, sachant qu'au fond la responsabilité humaine est *très* discutable. Mais devant ce reptile dangereux, qu'est le mouchard, je ne puis m'empêcher de frémir de colère. C'est le traître à toutes les causes, c'est lui qui justifie la lassitude et la méfiance, c'est lui qui divise et dissout. C'est lui qui alimente la haine et qui dresse le frère contre le frère. C'est lui qui rend suspect le plus sincère abandon. C'est le poison de l'âme. Et je voudrais, mes amis, pour que nous puissions respirer à l'aise parmi nous, que nous organisions la chasse à cette vermine. Sitôt découvert, le mouchard sera mis en quarantaine, on ne l'aidera, on ne lui parlera que dans la stricte limite des obligations d'atelier. Ce sera le pestiféré, étant traître à sa classe, voire à n'importe quelle classe, il sera bouté hors de notre sympathie et de notre solidarité. Et qui-

conque enfreindra ce tabou, en subira lui-même les effets. Il faut que l'exemple porte à réfléchir ceux que le mal ne fait qu'effleurer. Nous sommes déjà suffisamment menacés par nos ennemis logiques, de situation, pour que nous n'ayons pas à nous entrecroquer avec méfiance. Nous devons pouvoir loyalement et sans arrière-pensée serrer bien fort la main qui se tend vers nous. Il faut que le seul lien de classe soit suffisant pour que nous puissions à coup sûr nous abandonner sans craindre la trahison.

La place des mouchards n'est pas parmi nous.

QUERCUS.

## Pour l'Unité syndicale

Presque dans le monde entier, la réaction anti-ouvrière s'en donne à cœur-joie. En Italie, en Espagne, en Hongrie, la dictature fasciste écrase le prolétariat et détruit ses organisations. La Bulgarie est mise à feu et à sang par les mercenaires et les agents provocateurs du sinistre bourreau Tsankoff. En Roumanie, en Pologne, dans les Etats baltes, la terreur blanche sévit, impitoyable. En Allemagne, en Autriche, sous prétexte de relever leurs pays, les travailleurs sont soumis à un esclavage honteux par les pays vainqueurs de la guerre du « Droit ». En Suède, en Angleterre, au Danemark, c'est l'attaque contre les salaires, les huit heures et les conditions de travail en général. Et, pour couronner le tout, la finance internationale, avec tous les moyens dont elle dispose, déclenche une offensive de grand style contre la Russie ouvrière.

Le prolétariat de Belgique devait inévitablement subir les mêmes attaques. Dans ce pays, nous avons pu suivre de près les menées de la bourgeoisie internationale, qui cherche à se survivre au milieu des ruines et des misères qu'elle a accumulées durant cette guerre qui devait être, disait-elle, la dernière et qui n'a été que le prélude d'autres « dernières » plus meurtrières et plus atroces encore. Nous avons pu voir comment successivement les mineurs, les métallurgistes, les travailleurs du bâtiment, le prolétariat des carrières, les verriers, sacrifiés à un soi-disant intérêt général et qui n'est en réalité que l'intérêt d'une minorité, ont dû consentir à des diminutions de salaire, pendant que la journée des huit heures et les autres réformes acquises subissaient les assauts répétés d'une réaction implacable.

Le patronat du Livre, vivement pressé d'ailleurs par le Comité Central Industriel, ne pouvait pas ne pas emboîter le pas à ses confrères en exploitation. C'est ainsi que, demain, nous devons tendre tous nos efforts pour résister victorieusement à l'attaque.

La situation est donc sérieuse, très sé-

rieuse pour la classe ouvrière. Pour résister à l'assaut général, les travailleurs doivent rassembler toutes les forces et les jeter en avant, unies, coulées en un bloc indestructible. Et vous vous attendez sans doute alors que les dirigeants des organisations syndicales vont s'y mettre de toute leur énergie à cette unité d'action? Erreur, camarades! C'est précisément le moment que certains d'entre eux — et non des moindres — choisissent pour morceler la classe ouvrière, tant à l'échelle internationale que nationale, en chassant des organisations ouvrières les éléments les plus conscients, les plus actifs, parce qu'ils ne partagent pas leurs opinions politiques. A grands coups, ils fauchent dans les syndicats, sans souci du tort énorme qu'ils leur font.

Oh! chez nous, typos, ces gens n'auraient pas grand succès, notre dernière assemblée en a fait la preuve; mais chez les métallurgistes, chez les mineurs, ailleurs encore, ils ont opéré des coupes sombres, dont le prolétariat entier paiera les conséquences. Mais qu'importe à ces Messieurs! Périssent les organisations, mais qu'au moins leurs positions, à eux, soient sauvées! Et puis, il est toujours plus facile, n'est-ce pas, d'exclure en petit comité quelques travailleurs révolutionnaires, que d'organiser les résistances à l'attaque patronale. Et puisqu'« on » vous dit que c'est dans « l'intérêt général »!

Mais, heureusement, qu'il se trouve encore dans le prolétariat des militants pour le défendre, qui n'ont pas perdu tout sentiment de classe, qui ne veulent pas sacrifier ses intérêts à ceux de ses exploiters, des militants qui voient plus loin que leur propre personnalité et qui, malgré toute la veulerie et le manque d'idéal des travailleurs de nos jours, veulent les conduire à leur émancipation autrement que par la route fangeuse des compromissions.

Une quarantaine de ces militants — sans distinction de tendances — des « meneurs », comme les appellent la bourgeoisie et ses valets — émus de ces dangers de scission syndicale, se sont réunis pour étudier la situation et ont lancé aux travailleurs de ce pays un manifeste dans lequel ils « déclarent lutter de toutes leurs forces contre tout ce qui pourrait mettre en danger l'unité là où elle existe encore; mettre tout en œuvre pour empêcher que la scission se fasse là où elle menace; œuvrer avec persévérance pour refaire l'unité là où la scission a opéré son œuvre néfaste ».

Ils estiment « que seule l'unité syndicale nationale et internationale, réalisée sur la base de la lutte des classes, est à même de défendre le prolétariat contre l'offensive capitaliste et de permettre à la classe ouvrière de s'émanciper complètement » et « que, pour maintenir ou pour réaliser cette unité, le respect de toute opinion politique ou philosophique de tous les syndiqués est indispensable ».

Sur la base de ces principes, ces militants décident « de lutter contre toute exclusion pour des idées ou des actions politiques, s'ils ne sont pas en opposition avec les principes de lutte des classes ». Ils veulent « combattre la motion Mertens, laquelle est anti-syndicale et contraire aux statuts de toutes

les organisations syndicales, ainsi qu'à ceux de la Commission Syndicale elle-même ».

Conscients de la nécessité d'un mouvement unifié, « ils se déclarent complètement solidaires avec le Comité anglo-russe, créé par les deux plus puissantes fractions des deux internationales syndicales, pour réaliser l'unité syndicale internationale ».

Cet appel si clair ne peut rester sans réponse. Tous les travailleurs qui ont conscience des graves événements que nous vivons se doivent d'appuyer ce mouvement; tous les militants ouvriers, sans distinction de tendances, qui ont le souci de leur responsabilité se doivent d'adhérer au groupe « L'Unité ». Que les autres restent où ils sont: la lutte ouvrière, la vraie, ne s'encadre pas de poids morts! E. H.



AUJOURD'HUI, citons quelques conseils d'ordre prophylactique qu'un lino-poète pourrait codifier en vers caramelesques pour en égayer, si possible, l'aspect professoral ou apostolique.

Un mot résume toute la prophylaxie: la captation des poussières de plomb; celle-ci trouve de puissants adversaires dans le jemenfichisme patronal que harnache la vieille routine enracinée des travailleurs et qu'enfourche surtout leur ignorance, source abondante de la plupart de leurs malheurs.

Un cas assez typique qui, pris en dehors de votre profession, était relaté dernièrement: un ouvrier d'une fabrique de minium meurt d'intoxication saturnine moins de 5 mois après son entrée dans le métier; l'enquête établit qu'il avait l'habitude de faire cuire pour son déjeuner des pommes de terre dans le four à minium, se contentant de les essuyer avant de les déguster.

Ouvrez largement les fenêtres, ou exigez une aération permanente des ateliers: de cette façon les intoxications pendant l'hiver ne seraient plus, sous l'influence de l'air confiné, plus nombreuses qu'en été. Changez vos vêtements dès l'entrée de la salle de travail, quitte à délaissier vos soucis d'élégance.

Sachez que les chauves et les glabres sont favorisés des dieux; car les longs cheveux, les barbes vénérables autant que les moustaches à la Clovis happent à plaisir les poussières empoisonnées; allons, de grands coups de hache dans ces forêts.

Insistez, et je frappe sur ce clou, sur la propreté corporelle, hélas! encore si rudimentaire en ce pays, pourtant si prodigieux d'eau. Rappelons que les particules de plomb, très lourdes, restent peu de temps suspendues dans l'air, pénètrent peu par les voies respiratoires; c'est presque uniquement par voie digestive qu'elles tentent de nous envahir. Il vous convient donc d'user large-

ment de l'eau et du savon; savonnez les mains et aussi la bouche avant d'enfamer vos repas, que vous devez prendre toujours en dehors des ateliers. Accompagnez ce lavage d'un curage des ongles, accomplissez-le comme un rite. Faites un usage fréquent des bains, les agrémentant d'une pincée de sulfure de sodium ou de potassium: ainsi le plomb est transformé en un sulfure insoluble, incapable d'être réintroduit dans le sang par voie digestive, enlevez le cas échéant l'enduit noirâtre par une solution à 2 p. c. d'acide chlorhydrique.

Pour le même motif, outre l'absorption de lait, convient-il, de temps à autre, de prendre pendant le travail de petites doses de soufre ou d'hyposulfite de soude, par exemple:

Hyposulfite de soude, 4 gr.  
Sirop simple, 40 gr.

Eau q. s. pour, 150 gr.

Une ou deux cuillerées par jour.

Les examens du sang, précoces et répétés pourraient déceler le danger d'intoxication à son début, par la constatation de globules rouges à noyaux ou à granulation, ce qui permettrait une prophylaxie plus agissante.

Enfin, dès l'apparition de la première colique, conviendrait-il de changer de profession, si la société actuelle le permettait, ce qui n'est pas toujours le cas.

De façon générale, usez d'un régime alimentaire substantiel, éliminant de façon absolue l'alcool sous toutes ses formes.

Dans notre prochain entretien nous élargirons cet aperçu général sur le saturnisme par un sobre énoncé des principes fondamentaux de traitement.

Docteur Charles FONTAINE.

## Notre Coopérative

### LE BUT

NOUS avons essayé, dans nos précédents articles de démontrer la nécessité de la création d'une imprimerie coopérative. Cela devrait même faire réfléchir nos employeurs, s'ils voulaient se rendre compte que toutes les imprimeries de ce genre, à quelques rares exceptions près, sont nées pendant ou à la suite d'un mouvement revendicatif.

Nous avons affirmé que pareille œuvre était à même de répandre une multitude d'avantages tant matériels que moraux sur notre corporation tout entière.

En effet, nos employeurs font toujours grise mine à toutes nos revendications, si minimes et si justifiées soient-elles. Ils se cantonnent derrière une soi-disant impossibilité matérielle, arguant de crise imaginaire d'une industrie que nous avons cependant aidée à se relever, sans aucun profit pour nous, il est bon de l'ajouter. A présent, c'est bien pis. Mettant à profit l'échéance de la convention à une époque qui leur est favorable, ils entendent non seulement ne rien céder, mais nous enlever les quelques avantages que nous avons pu leur arracher au cours d'une période très prospère pour eux. Ils voudraient même saboter les huit heures, pour l'obtention desquelles tant des nôtres sont tombés.

Et ce sera la tâche, la première, que nous aurons à remplir. Dans l'atelier coopératif, géré par les travailleurs eux-mêmes, notre Association pourra puiser toutes les données et tous les arguments vécus dans la pratique quotidienne, qui constitueront la preuve évidente que les revendications qu'elle pose en notre nom n'ont jamais eu pour effet de ruiner nos employeurs. Bien plus: que les dites revendications sont modérées (ah oui!) et qu'elles laissent à ces messieurs une très large part de bénéfices.

Une deuxième tâche, non moins importante, est celle qui est à la base même de la coopération: aider le prolétariat dans son émancipation.

### LE FONCTIONNEMENT

Notre coopérative n'emploiera d'autre main-d'œuvre que celle qui est présentement au service de nos employeurs et que ceux-ci paraissent mésestimer par le fait même qu'ils veulent lui contester son droit à la vie. Et nous prouverons qu'elle est excellente et que par une bonne direction et une préparation méthodique du travail supprimant les tâtonnements, son rendement sera meilleur, cependant que le travail sera rendu plus agréable.

Combien de fois n'avons-nous pas maugré, protesté, travaillant de mauvais cœur, parce que sachant pertinemment faire une besogne inutile, quoique commandée et imposée par des chefs ou des patrons esclaves de la sottise et de la routine? Combien de fois, au sortir de l'atelier, ne nous sommes-nous pas trouvés las et écourés parce que l'ouvrage que l'on nous avait commandé était mal conçu, et nous donnait, avec un surcroît de besogne, la certitude d'un « cigare » immérité.

Ne vous est-il jamais arrivé de présenter une observation discrète et polie concernant un travail qui vous était familier à un chef qui, par routine, incapacité ou distraction vous le commandait, à votre avis, de mal faire?... Ah! les belles engueulades!... Le tout couronné par votre départ... car il fallait que le prestige du galon fût respecté!... Combien de fois l'avis du travailleur le plus modeste empêcherait-il des malfaçons qui, par après, sont reprochées et mises sur le compte de la mauvaise volonté des ouvriers?

Dans notre coopérative, un membre élu par le personnel de l'atelier, fera partie du conseil d'administration, où il fera entendre

les vues de ses mandants, leurs desiderata, leurs conceptions et, s'il y a lieu, leurs griefs. Cela sera de nature à intéresser chacun à la bonne marche de l'entreprise et à resserrer les liens du personnel avec la direction.

De plus, une commission interne aura pour tâche d'étudier toutes les améliorations dont le besoin se ferait sentir, tant en ce qui concerne la conception et l'exécution du travail qu'en ce qui concerne la discipline, l'hygiène, etc. Son rôle sera strictement technique. Le résultat de ses travaux, préalablement étudié et mis au point par elle, sera transmis par le délégué du personnel au conseil d'administration qui prendra, après étude, les mesures que la chose comportera. Dans une maison commune, les suggestions, d'où qu'elles viennent, si elles sont bonnes, doivent être résolument acceptées.

Concernant l'hygiène, j'ai déjà dit la besogne que notre coopérative avait à accomplir. Nos employeurs oublient, dans leur quasi-totalité, toute initiative en ce domaine, qui a pourtant, pour les travailleurs, une très grande importance.

Notre coopérative devra être à la tête du progrès. Ce n'est pas pour rien que des chercheurs, des innovateurs, des inventeurs travaillent tous les jours à améliorer l'outillage typographique mis à la disposition des travailleurs!

Entrant résolument dans cette voie, notre coopérative pourvue d'un outillage moderne et perfectionné, sera à même d'améliorer la production comme rendement et bienfaisance, tout en ménageant les forces des travailleurs. Et c'est là, et là seulement, que résidera le secret de la réussite d'une imprimerie coopérative. Et c'est là également qu'il nous conviendra de rompre avec la routine. Car, et c'est ce qui arrive malheureusement tous les jours, lorsqu'un employeur fait l'acquisition d'une machine à grand rendement, il veut être seul à en récolter tous les avantages, ne laissant à ses ouvriers, qui cependant la font produire, que le souci et la peine de produire davantage, de produire sans cesse, et ce sans aucune compensation. Sur ce terrain aussi, dans notre coopérative, les travailleurs devront avoir leur part.

#### LA REPARTITION DES BÉNÉFICES

Les statuts qui sont à l'étude devront prévoir ce point très important. Cependant, comme la chose intéresse beaucoup de camarades, il est bon que nous disions quelques mots sur ce chapitre. Et, tout d'abord, il s'agira, pour que la coopérative garde son cachet qui la distingue de l'ordinaire société anonyme, que les statuts prévoient un pourcentage à distribuer à des œuvres de solidarité. En premier lieu, et je pense que là-dessus aucune objection ne nous sera faite, il sera prévu 5 p. c. pour la caisse de nos vieux typos. De plus, 5 p. c. seront prévus pour des autres œuvres de solidarité. Le reste des bénéfices éventuels seront distribués d'après un système qui nous paraît des plus logiques et, après un amortissement du matériel et la création d'un fonds de réserve, le capital trouvera une juste rémunération.

MARCALF.



**L**E MOT d'ordre auquel répondent les maîtres-imprimeurs est le même qui fait agir les maîtres de forges et les barons de la houille. C'est celui du Comité Central Industriel, émanation de la Société Générale de Belgique: « *Sus aux salaires! Haro sur la journée de huit heures!* »

Après plusieurs essais infructueux, autant que légaux, le susdit C. C. I. a commencé la bataille pour ravir aux travailleurs cette conquête qu'au lendemain de la guerre la bourgeoisie apeurée a dû lâcher. Et si nous n'y prenons garde, elle ira rejoindre dans le magasin aux accessoires toutes les belles promesses dont on nous a bernés et il ne nous restera plus qu'à, comme souvenir, que la maison qui porte ce nom.

Oh! je sais bien, après l'enterrement de la proposition Devèze et autres Moyersoen, une grande partie des camarades croient que les industriels, ballus au Parlement, ont renoncé à la lutte. Non, camarades, ils n'ont pas renoncé. Ils entendent profiter de la crise industrielle que traverse le pays pour obtenir de haute lutte et avec d'autres méthodes ce que le Parlement leur a refusé.

C'est ainsi que dans toutes les industries, dans tous les corps de métiers on s'attaque d'abord aux salaires qui, une fois amoindris, obligeront les travailleurs à parfaire avec des heures supplémentaires au nécessaire pour l'existence. Et ainsi, c'est du moins ce qu'espèrent ces messieurs, nous reverrions encore les belles théories de chômeurs que nous connûmes avant la guerre... Vous voyez la suite logique et inévitable... pléthore de main-d'œuvre, diminution des salaires. C'est une chaîne sans fin.

Il faut lutter. Car aucune amélioration n'est durable sans lutte, et ce n'est que par la lutte que les réformes peuvent durer.

PIAF.

## AUX JEUNES



**P**UISQUE j'ai attiré votre attention sur le problème social, il faut évidemment que je vous aide, non pas à le résoudre — parce qu'il y aura toujours un problème social, la perfectibilité ou, pour parler plus exactement, la mobilité étant infinie — mais pour l'aborder en connaissance de cause. Et cela n'est déjà pas si facile, car il ne suffit pas de nier ou de combattre telle ou telle institution, il faut en connaître l'origine, l'évolution, les dépendances; il faut, en un mot, la connaître. Car on peut dire « a priori » que les archaïsmes les plus périmés, les institutions les plus néfastes, les truisimes les plus paradoxaux existent, parce qu'il y a des phénomènes qui permettent leur existence. Renan dit quelque part: « Il faudrait cependant partir de ce principe, que l'esprit humain n'est jamais absurde à plaisir. »

Notre morale, notre législation, nos règles de relation qui délimitent les domaines du bien et du mal, du juste et de l'injuste, sont les produits d'une longue évolution. Et j'oserais affirmer qu'elles sont bien plus dépendantes des institutions que celles-ci ne sont dépendantes d'elles. Or, à première vue, c'est le contraire qui se suppose. La morale, la législation ne font que consacrer des usages, des institutions. Le premier homme qui a déclaré: « Ceci est à moi; moi seul, je peux en disposer! » a institué la propriété. Il n'a certainement eu recours qu'à sa seule force brutale pour appuyer sa prétention. L'âge de la force fut probablement fort long, mais il vint un moment où le faible prit sa revanche et introduisit la notion du bien et du mal dans cette même prétention, et dit: « Ceci est à moi, parce que... » Et les « parce que » depuis lors se sont modifiés, accrus, étendus en toutes directions. Et je puis affirmer encore que toute notre économie sociale est bâtie sur ces « parce que ». Supprimez cette considération morale au fait de la propriété et tout le système social s'écroule.

Le principe d'autorité, de hiérarchie, pour n'être pas absolument dépendant du principe de propriété, n'y est pas moins intimement lié. Pourtant sa consécration est plutôt religieuse, — nous verrons ailleurs que la propriété est aussi en relation étroite avec la religion.

Et puisqu'il faudra bien attaquer le problème social quelque part, je commencerai par ces deux principes: Propriété et Autorité, qui en forment d'ailleurs les fondements.

Dans son essence, l'idée de propriété existe à peu près à tous les âges et chez toutes les races dès que se manifeste la vie sociale. Par contre, elle varie quant à son objet. Chez les uns, la propriété est strictement privée; chez les autres, elle est collective. Tantôt elle est perpétuelle et incessible, tantôt elle est momentanée. Chez les anciens Germains, par exemple, et encore de nos jours, chez certaines peuplades slaves et berbères, la propriété du sol n'existe pas, mais bien celle des moissons et des troupeaux. Par contre, dans la Grèce antique, dans certaines

villes tout au moins, les citoyens avaient la propriété absolue du sol, mais pas celle des récoltes, celles-ci revenant à la collectivité qui en réglait la consommation. Ailleurs, la propriété était absolue: sol et produits, comme dans les villes latines et dans beaucoup de cités grecques. Mais ce ne sont ici que des modalités d'un principe déjà établi et il est malaisé d'aller à l'origine même de son établissement. Les auteurs anciens eux-mêmes ne peuvent apporter la moindre lumière là-dessus.

Autre chose est de la consécration de l'usage. C'est la religion qui s'en chargera. Pour les Hébreux, c'est Jéhovah, l'Éternel, qui, propriétaire de la terre, la dispense à ses élus, et qui donne en partage à Abraham le pays des Philistins. Pour les Aryens et, plus tard, pour les Grecs et les Latins, la propriété est l'endroit où s'élève le foyer, elle est sous la protection directe des dieux domestiques, les Pénates, si bien que chez eux la propriété n'est pas seulement inviolable, mais encore sacrée.

Placée sous de pareilles protections, la propriété devient de droit divin; plus tard, elle deviendra de droit civil. Y avait-il vraiment duperie de la part des propriétaires en s'appuyant ainsi sur des règles religieuses pour justifier leur possession? Je ne le pense pas. Les Latins et les Grecs d'avant la décadence, entouraient leur foyer d'une trop grande vénération pour cela. Le plus grand mal qu'on pouvait leur faire était de disperser ce foyer, de chasser en somme les dieux familiers et de les priver ainsi de la la protection indispensable pour une vie heureuse.

Donc, à l'origine, propriété de fait, de force; ensuite, propriété culturelle, limitée de terre inculte où se dressaient des Termes par une enceinte inviolable, simple bande auxquels on offrait des libations et des sacrifices. Puis vint la propriété de jouissance. Il faudrait, ici, pour bien marquer l'évolution, faire une étude assez longue des vieilles lois romaines et grecques sur les successions, donations, etc., et ce serait sortir du cadre nécessairement étroit de ces articles.

Et je vais m'arrêter ici pour cette fois, car le sujet est vaste et mérite qu'on s'y reprenne à deux fois.

(A suivre.) J. D. B.

Dans toute contestation, soutenez nos camarades contre ceux qui les attaquent.

Vous êtes redevables envers ceux qui vous suivent de l'effort fait pour vous par ceux qui nous ont précédés.

### Pour soutenir le Creuset

Pour qu'il fasse teindre son chien en rouge, 1 fr.; Pour acheter une boîte de Samya à Léon, 1 fr.; Pour que la teinture réussisse, 1 fr.; Pour qu'il se fasse onduler, 1 fr.; Qu'il les laisse pousser pour qu'il ait du tabac, 1 fr.; Pour que ses cheveux deviennent plus beaux, 3 fr.; Pour qu'Eugène ne s'échauffe plus sur Ninie, 1 fr.; Pour qu'il devienne encore plus roux, 1 fr.; Collecte faite à la séance du 17 mai, 10 fr. 60. Total : 20 fr. 60.

## La Conférence Everling

Le conférencier ne s'étonne ni ne se plaint de ce qu'à peine une cinquantaine d'auditeurs se soient réunis pour l'entendre. « Il faut, dit-il, viser bien plus à la qualité qu'à la quantité. Il faut créer une élite, capable de porter plus loin et plus haut l'étendard de l'émancipation humaine. Il faut qu'il y ait toujours une réserve d'hommes prêts à remplacer dans l'arène, les lutteurs que terrasse la fatigue ou la mort. »

Et il aborde sans autre préambule le sujet même de sa causerie: le Syndicalisme. Il en indique l'évolution. Et notre vieille Association typographique, avec son beau passé, lui sert parfaitement d'exemple. D'abord coalition locale pour défendre son salaire, pour résister à une crise; exclusivement professionnelle et isolée, l'évolution se dessine parallèlement à l'évolution industrielle et sociale. Le cadre s'élargit. Les mêmes causes ont créé les mêmes effets dans d'autres pays: en Allemagne, en France, en Angleterre, partout où l'industrie se développe, naissent les groupements corporatifs. Peu à peu, les considérations d'ordre social interviennent en France d'abord. Le principe de solidarité interprofessionnelle se manifeste, l'idée de grève générale s'impose. Les facteurs politiques s'emparent de-ci, de-là, de la direction du syndicalisme et les conflits internes naissent. Conflits funestes, mais qui montreront l'interdépendance des phénomènes sociaux. La démarcation des classes se précise et les cadres étroits du corporatisme se trouvent débordés. Et il se produit ce fait caractéristique que ceux-là même qui voulaient entraîner le mouvement syndical dans le domaine politique ne pourront même pas l'arrêter dans ce domaine. La grève générale de 1913, pour l'obtention du suffrage universel, en fournit l'exemple pour la Belgique; puisque les leaders socialistes doivent la laisser s'accomplir malgré leur volonté.

Les visées donc s'amplifient. D'abord conquête d'une pièce de cent sous, ensuite mise en cause du salariat lui-même. Le syndicalisme sort de son lit étroit et s'étend sur toute la vie sociale. Dans beaucoup de pays, les syndicats prennent position contre l'armée, contre la guerre, contre les injustices sociales, contre tout ce qui entrave et met en danger la marche du prolétariat vers son émancipation progressive.

La guerre marque un arrêt. L'excès de misère ramène le prolétariat vers la seule question du ventre. La presse est muselée, des lois d'exception empêchent la pensée de se répandre. Il y a stagnation, pourtant plus apparente que réelle. Puisque, au lendemain de l'armistice, nous voyons un peu partout des tentatives de réalisation d'une belle audace: reprises d'industrie, socialisation d'usines, établissement d'un contrôle ouvrier, jusqu'aux mouvements agraires qui vont en Italie, en Allemagne, — sans compter la Russie où se fait le bouleversement total de l'économie sociale — jusqu'à la prise de possession des domaines en friche.

Chez nous, l'affluence vers les syndicats est unanime, les adhérents à l'Union des Syndicats passent à 500.000, pour arriver à 650.000 à l'heure actuelle. Malheureusement ce bel élan ne peut tenir ses promesses. Partout il y a carence d'hommes capables de conduire ces masses qui se sont groupées d'instinct, mais qui ont besoin de guides. Et les classes possédantes le comprennent si bien, qu'elles s'en tirent, malgré les belles promesses arrachées à leur surprise, avec de vagues palliatifs, lest peu coûteux qui les empêchent cependant de sombrer.

Il eût fallu préparer ces masses, s'attacher de suite à faire leur éducation sociale, leur donner les assises indispensables pour l'édification d'une conviction syndicale solide et efficiente; on s'est borné à les enrégimenter sans plus. Et lorsque la réaction se redresse à nouveau, elle trouve un prolétariat non préparé, voire désuni. La situation de ce dernier n'est pourtant guère brillante. A lui seul, il porte le poids de cinq années de destruction, non seulement de valeurs humaines, mais de richesses matérielles. Le capitalisme mondial s'est organisé de telle sorte qu'il a fermé les dernières issues par lesquelles pouvaient s'échapper les aspirations en un mieux-être. La loi d'airain des salaires se contrôle dans sa toute décevante implacabilité. Car si les salaires augmentent, le pouvoir d'achat, non seulement ne se maintient pas, mais diminue. Car aux causes naturelles des fluctuations, viennent s'ajouter les causes artificielles résultant des concurrences étrangères. Chaque pays voulant pratiquer le « dumping » et pour cela, évidemment, comprime, pressure le prolétariat jusqu'aux dernières limites.

Le conférencier nous retrace rapidement la situation économique de l'Allemagne, de l'Autriche. L'industrie aux abois, faisant un effort formidable pour se maintenir et ne le pouvant qu'au moyen de faibles salaires et de longues prestations de travail. Exemples dont s'empare ailleurs la réaction pour justifier ses compressions. La situation pourtant est sans issue. Des dettes colossales écrasent tous les pays. Le travail seul, doit les payer; ce qui signifie la misère pour des décades. Le syndicalisme doit faire face à cette situation. Le corporatisme est mort; le fait social l'a tué. Le prolétariat doit résoudre tout le problème économique, et il ne le pourra qu'en attaquant la base même de l'économie sociale: le capitalisme. Et pour cela il faut qu'un lien puissant unisse toutes les organisations syndicales, non seulement dans chaque pays, mais de pays à pays. En face d'un capitalisme international uni, nous devons dresser un syndicalisme international unique. Il faut faire taire les rivalités de parti. Le fait économique frappe indistinctement tous les producteurs. Tous les producteurs ont les mêmes besoins, doivent envisager la même lutte et les mêmes moyens: c'est-à-dire ceux conduisant à la solution définitive; car il n'est pas possible que l'humanité se débâte ainsi perpétuellement dans la médiocrité.

Et Charles Everling salue le « Creuset » pour s'être donné comme tâche l'éducation sociale et fraternelle des ouvriers du Livre. Le prolétariat a besoin d'hommes capables

de penser et d'agir, sachant ce qu'ils veulent et où ils vont. L'exemple du « Creuset » sera suivi, il en a la conviction. Ce seront des pépinières de militants, dont l'action sera d'autant plus efficace qu'elle se fera en dehors de toute influence de parti politique. Et il conclut par un appel à l'union et à la persévérance.

Cette conférence, dont nous ne pouvons faire qu'un abrégé très sommaire, a été vivement applaudie par tous les auditeurs. Nous remercions au camarade Everling tous nos remerciements et espérons vivement avoir le plaisir de l'entendre encore à une prochaine occasion.

J. D. B.

## TRIBUNE LIBRE

### Encore le Creuset!

— O —

Et pourtant... on le lira!

TOUT d'abord un bout de film.

Lundi matin, entre deux casses, le dialogue suivant pouvait être entendu.

— Compagnon, tu ne veux pas acheter le n° 2 du « Creuset » ?

— ...! (Silence; regard étonné; physiologie agacée.)

— Ce n'est que dix sous!... Très intéressant...

— Creuset!... Creuset!... Dà voddegazet... 'K à da ni vandoen!...

Départ du compagnon qui regagne sa place bougonnant, à une allure rappelant la démarche inquiète du canard poursuivi par un roquet.

Puis, dernier argument, lancé à la cantonnade:

— Vous êtes des **skissionnaires!**... Vagabonds!...

C'était péremptoire: nous sommes des scissionnaires!

\*\*

Quoiqu'ayant raté la vente d'un numéro du « Creuset », je ne puis résister à la tentation de vous faire faire la connaissance du camarade en question. Laissez-moi vous le présenter:

Au physique: J. B..., 47 ans, assez bedonnant, haut en couleur, appareil olfactif symbolisant à merveille la première fraise de la saison: quoique d'aspect parfaitement abordable, il traîne dans son sillage, en particulier le lundi matin et les lendemains de fête, certains effluves, très caractéristiques rappelant à s'y méprendre une bouche d'égoût un jour d'orage...

Au moral: grand pigeoniste devant l'Éternel; joueur de couillon émérite; partage ses loisirs entre le zinc du bistrot et la lucarne de son grenier; bourreur de lignes très apprécié en période de calme, lorsque le balzin ne le fait pas trop souffrir; mémoire prodigieuse, vous cite sans sourciller la date de l'enterrement de « Rotie Gust » en 19... et dénombre avec aisance et précision le nombre

de faros ingurgités au retour des funérailles de « Jan Lawijd » quelque temps après.

Quant à son pedigree syndical: chef-supporter de notre militant X..., pour avoir magistralement ramassé en séance le compagnon Y...; en veut à mort au militant Z..., pour avoir été apostrophé par celui-ci; paie régulièrement ses cotisations et claironne volontiers qu'il n'a jamais été « sur la caisse ».

Bref, spécimen assez caractéristique d'une catégorie de ceux qu'on est convenu d'appeler « nos anciens ».

Cette présentation faite, laissez-moi vous dire, camarade, qu'au « Creuset » la maxime « à chacun ses idées » est très en honneur. Bien loin de moi celle de prétendre considérer que ceux qui ne sont pas avec nous sont définitivement hostiles. Ils sont nombreux dans notre grande famille corporative qui n'aiment pas trop le changement et à qui toute idée nouvelle porte ombrage. Et je dois pourtant avouer que je vous donne la préférence, s'il me fallait choisir entre vous et quelques pointus très remuants, débitant à tout propos des soliloques enflammés sur l'opinion et le devoir... des autres; ponctuant le tout par des pitreries aussi frelatées que périmées.

Non, camarade, nous ne sommes pas des scissionnaires, comme vous nous en accusez. Nous cherchons tout simplement à réunir chez nous des hommes pensant par eux-mêmes ou ceux qui sont susceptibles de le faire un jour. Nous n'avons pas la prétention de nous imposer, mais nous tenons beaucoup à donner l'occasion à tous ceux qui jusqu'ici en étaient privés de s'extérioriser dans les colonnes du « Creuset ». C'est au contact du souffle vivifiant de la liberté pour chacun que doit se dissiper cette ambiance légèrement vétuste, qui, si elle perdure, menace d'étouffer toute initiative et faire se désintéresser de notre vie syndicale, les éléments qualifiés pour leur apporter aide et soutien.

Nous désirons que, dans notre organe, soient abordées, examinées, critiquées toutes les idées qui valent la peine de retenir l'attention. Nous demandons à tous de se défaire de cette servile docilité qui impose un engouement irraisonné pour les personnes et les choses au détriment des idées et des faits. Nous ne cherchons qu'à appuyer toute initiative en faveur de notre lutte pour un mieux-être et notre vœu serait réalisé si tous ceux qui sont intellectuellement accessibles à la conception de rompre avec cette mentalité qui considère toute innovation comme attentatoire à leur égoïste routine, ne rejetaient pas « a priori » une tentative qui respecte toutes les libertés.

A tous les autres, je dis qu'ils n'empêcheront pas l'inévitable de se réaliser et ce, quoi qu'ils fassent. Et si je renonce à provoquer leur conversion, c'est pour l'excellente raison que l'humanité entière, y compris la gent typographique a toujours apprécié et recherchera malgré tout, tôt ou tard, l'attrait du fruit défendu: « Le Creuset ».

H. C.

## A la Veille d'une Bataille de Classe

+++

**L**E renouvellement de notre Contrat Collectif et les nouvelles revendications présentées par les Travailleurs du Livre, dans la période actuelle de la lutte ouvrière générale, revêtent un caractère très important pour l'ensemble des ouvriers de Belgique.

La guerre a mis la bourgeoisie devant des problèmes insolubles. Durant la guerre, et encore après, la bourgeoisie des pays belligérants ne s'est pas bornée à la destruction des richesses accumulées; elle a hypothéqué l'avenir en empruntant des sommes énormes sur les richesses à créer par les générations présentes et futures.

La bourgeoisie belge ne doit pas seulement rembourser les capitaux empruntés aux banquiers étrangers, elle doit aussi payer chaque année des intérêts qui atteignent **plusieurs milliards**.

Comment trouver ces sommes?

C'est ce problème financier qui détermine toute la politique économique et antiprolétaire de la bourgeoisie de ce pays.

Pour la classe dominante il n'existe qu'un seul moyen: augmenter la production nationale et réduire les prix de revient. Cela signifie lutte implacable des capitalistes contre les salaires et ensuite attaques continuelles pour la prolongation de la durée de travail.

L'expérience vécue par le prolétariat belge au cours des dernières années marque une offensive ininterrompue contre les salaires et la journée des huit heures.

Dès 1923, les mineurs, malgré une grève héroïque des mineurs borains, subirent des diminutions de salaires de 10 à 20 p. c. Peu après ce fut le tour des métallurgistes et d'autres importantes corporations, de subir des diminutions de salaires.

Fait capital à noter, c'est que durant ces deux dernières années de lutte patronale contre les salaires, le coût de la vie n'a cessé de hausser.

Jusqu'alors, la bourgeoisie trop faible pour attaquer les travailleurs de face, avait fait varier les salaires en raison des variations du coût de la vie marquées par l'index-number. Les attaques patronales contre les mineurs et les métallurgistes, en 1923, marquent un certain rétablissement des forces de la bourgeoisie. Dès lors, en général, les travailleurs belges ont vu s'avilir, de plus en plus, leurs conditions d'existence.

La classe ouvrière fortement imprégnée de l'idéologie bourgeoise, croyant aux sophismes que la bourgeoisie lui inculque sur l'« intérêt général » et l'« intérêt supérieur du pays », etc., ne parvint pas à opposer une résistance active et effective aux agressions du capitalisme, qui élargit et multiplia ses attaques.

Au cours de ces luttes, les organisations centrales du capitalisme coordonnèrent et dirigèrent la propagande et la bataille contre les ouvriers. Elles dressèrent un solide front unique, personnifié par le Comité Central In-

dustriel, contre les groupements ouvriers encore faiblement centralisés.

L'incapacité, le défaut de combativité, la soumission des directions de nombreuses organisations ouvrières aux idées bourgeoises, le manque d'unité active entre les divers groupements affiliés à la Commission Syndicale et les divisions syndicales internationales permirent au patronat de marquer des succès sérieux.

Il y a quelques jours encore nous venons de voir les chefs des grandes organisations des mineurs et des métallurgistes **accepter** des diminutions de salaires...

C'est dans une période aussi difficile, que les Travailleurs du Livre vont renouveler leur contrat collectif. Des revendications fort modérées sont présentées au patronat: réajustement des salaires à ceux de 1914 et un peu plus de loisir.

Sept ans après la guerre impérialiste pour du fer, du charbon, du pétrole et des débouchés commerciaux, après les horreurs, les souffrances et les privations innombrables imposées au prolétariat depuis 1914, après le formidable accroissement de la puissance du capital financier et des banques depuis 1914, il faut que les travailleurs luttent encore pour réaliser cette revendication: **réajustement du salaire**. Et non seulement les travailleurs doivent lutter pour arracher des possibilités d'existence équivalentes à celles d'avant-guerre, mais encore et surtout ils sont forcés de lutter pour essayer de maintenir un niveau d'existence nettement inférieur à celui de 1914!

Le prolétariat est poussé par le capitalisme sur une pente dangereuse au bout de laquelle il n'y a que misère, chômage, esclavage et guerres nouvelles.

Mais il semble que les Travailleurs du Livre ne se laisseront pas entraîner sur cette pente sans une résistance farouche. Leurs organisations sont solidement unies, les travailleurs manifestent une volonté unanime et nette de voir réajuster leurs salaires et d'étendre leurs conquêtes.

La lutte des Travailleurs du Livre n'est pas, dans la période actuelle, uniquement une lutte corporative. Elle intéresse tous les travailleurs de Belgique parce qu'elle est une tentative active de résistance à l'action générale du patronat contre les conditions de travail du prolétariat et qu'en affaiblissant une partie du front patronal, les Travailleurs du Livre faciliteront la résistance des travailleurs des autres corporations.

Il importe que toutes les organisations ouvrières collaborent à notre lutte contre toutes les forces bourgeoises dirigées par le Comité Central Industriel.

La lutte des Travailleurs du Livre revêt un caractère de classe caractéristique de la période actuelle, où toute revendication ouvrière contre la bourgeoisie prend un aspect de lutte révolutionnaire.

G. V. d. B.

○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○

**Ne tuez pas une initiative par un haussement d'épaules; vous ne savez pas ce qu'elle a coûté de courage et de travail.**



### ET LA TERRE TREMBLA

**A**H! MES amis, il faut que je vous en raconte une bonne.

Il y a environ trois semaines, Brouillard vint à ma rencontre en brandissant un journal. Il était secoué d'une hilarité inquiétante: « Ah! elle est bonne! Ah! elle est bonne! » Et il repartit de son inextinguible rire de faune — car Eusèbe Brouillard ressemble beaucoup à un faune. Enfin il s'expliqua:

— C'est à se taper le derrière dans un plat de nouilles! Figure-toi, me dit-il, qu'il y a là un professeur Scaferlati, de l'Institut Météorologique de Toronto, qui a enregistré des séismes hier matin, sur le coup de 10 heures. Il place le centre du phénomène dans les environs de la caserne du Petit Château, et en attribue la cause à une dépression de l'écorce terrestre. Le professeur a tapé dans le mille quant à la détermination de la zone, mais, pour la dépression, il en aura une en lisant ma lettre rectificatrice. Car je lui ai écrit à ce monsieur. Et ce ne sera pas une mince contribution, que celle-là, à l'étude de la géologie et de la mécanique universelle.

— C'est pourtant vrai, lui dis-je, que la terre a tremblé...

— Oui et non. Il y a eu explosion... explosion de rire. Je vais te raconter la chose, puisque j'étais là. Tu sais que je travaille toujours à la X... Tu sais aussi que cette maison est la proie des voleurs. On ne voit là-dedans que des agents de police et des commissaires. Tout le temps il y a quelqu'un à fouiller et, suivant les grades, les uns « démissionnent » et on fait coffrer les autres. La direction avait si bien compris le danger qu'elle a, d'une part, déguisé le concierge en garde-champêtre en le coiffant d'un képi à galons dorés; d'autre part, en limitant toute une partie de l'établissement par un large fossé rempli d'un liquide nauséux qui devait arrêter toute tentative d'échappade. Elle a fait mieux encore. Elle a installé à la tête de son principal département un étranger qui, sous un nom d'emprunt, cache un « policomane » célèbre, — malgré la différence d'âge, ce serait Sherlock Holmes en personne, mais ça il ne faut pas l'écrire. Tu comprends, les services sérieux qu'un tel homme peut rendre à cette firme malheureuse. Il est d'ailleurs efficacement aidé dans sa tâche par une nuée de sous-Sherlocks. Mais revenons au séisme.

Donc, hier matin, j'entends quelqu'un dire à un sous-Sherlock cette phrase lapidaire: « Nom de Dieu, mon plomb fout le camp! » Exclamation précieusement récoltée et reportée, comme c'est l'usage, vers le Grand

Sherlock. Quelques instants plus tard, un groupe se dirige vers une fenêtre, qui s'ouvre du côté du fossé d'eau. « Regardez, c'est là! » — « D'ici on les voit mieux ». Et le groupe se déplace, chacun tend le cou. L'homme mystérieux tire de sa poche un télescope de tranchée et machonne: « Oui, ce était bien ça! »

Dans tout l'atelier il n'y avait pas une mouche qui faisait « pouic ». Tout le monde suivait des yeux et des oreilles. On y sait par expérience que lorsque trois ou quatre personnages s'assemblent, c'est qu'il va se passer des choses... Entre-temps, le dialogue se poursuit: « Mais par où, a-t-il pu passer? » — « Avec un clou il aura crochété cette serrure-ci, car pour l'autre, pas moyen. » — « Et pourquoi a-t-il jeté ça dans la Sen... pardon, dans le fossé? » — « Voilà, il aura vu venir quelqu'un, un gendarme peut-être, et il s'en sera débarrassé comme ça ». (Suit le geste d'un monsieur qui se débarrasse d'un paquet.) — « Enfin, il faut agir, je vais téléphoner ».

Le tableau suivant se passe sur un pont jeté par-dessus le fossé asphyxiant. Il y a une machine pneumatique, un scaphandrier, un piquet de pompiers armés, commandé par notre ami X... de la D... H... inventeur de la tour d'eau sur trottinette, un commissaire de police, pour les constats, le Grand Sherlock, quelques sous-Sherlocks, puis une foule innombrable de curieux.

Les commentaires vont leur train: « C'est l'homme coupé en morceaux. » — « Non, c'est un poste d'espionnage sous-fluvial établi par Hincenburg. » — « On a découvert une station laruste. » — ... lacustre. » — Eh! bien, c'est ce que je dis, laruste, zievveer! » Pendant ce temps, le scaphandrier descend dans l'Erèbe. Le moment est pathétique. Il brandit un gigantesque eroc, qui va fouiller la boue fétide. Soudain, Sherlock s'écrie: « Il les tient, il les tient! » Alors, dans un remous formidable, la foule se pousse en avant. Le eroc remonte et offre à la curiosité haletante le spectacle sinistre d'un... vieux bidet rouillé. Alors, c'est de la folie... Un rire, un rire formidable, comme un tonnerre, comme l'éruption d'un volcan; un rire à réveiller le vieux Plaute et son copain Rabelais, secoue notre bonne ville de Bruxelles jusqu'aux confins des faubourgs. Les gens qui sont là, et ils sont multitude, se tapent le derrière par terre, si bien qu'à Toronto, par-delà l'Atlantique, ce vieux rat de télescope de Scaferlati enregistre le séisme en question. »

Quand je disais qu'elle était bonne.

**UN CHAMPION QU'ON IGNORE**

Connaissez-vous l'imprimerie G. Poissonvlas et Fils? Pas possible! Mais vous retardez d'un siècle, si vous ne connaissez pas l'imprimerie de MM. Poissonvlas, vu qu'elle existait déjà vers 1850! Il est vrai qu'en ce bon vieux temps, les magasins du « Bon Marché » n'étaient pas encore son « vis-à-vis ». Eh bien! dans l'imprimerie, il y a un crossman émérite mais tout à fait inconnu. Figurez-vous ce champion assis devant un bureau; une envie de se mouvoir l'animant tout à coup, il file comme un zèbre, traverse le bureau des employés (longueur 8 mètres), ouvre la porte, descend trois marches, traverse l'atelier de brochage (10 mètres), tourne à droite, enfle un escalier de treize marches, arrive au palier, où il y a un virage en épingle à cheveux dangereux (je vous dirai même qu'il est très dangereux, car un jour, emporté par l'élan, notre « campionissimo » est allé donner de la tête contre la séparation du vestiaire), escalade un nouvel escalier de sept marches et le voilà à l'entrée de l'atelier de typographie. De là, au carrefour des lino (10 mètres), il vire ensuite à gauche, enfle le boyau de la mort (pardon, je veux dire l'atelier des linotypes), d'une longueur de 12 mètres, vire à gauche, saute deux marches tout en enfonçant une porte, traverse le magasin à papier (10 mètres), vire à

**CHEZ NOS BONS PATRONS**



*Un directeur tel qu'ils le désirent.*

gauche, enfle un second magasin à papier (12 mètres), pour revenir à l'entrée de l'atelier de typographie, faire le tour de celui-ci (environ 50 mètres), escalade un troisième escalier de seize marches et va dire un petit bonjour aux typographes-co-

Si je vous disais que notre champion bazarde tout ce trajet en 1 minute 49 secondes et 3/10, vous ne voudriez pas me croire. Et cependant, ce record a déjà été battu, notre athlète ayant fait le parcours en 1 minute 41 secondes; mais les officiels n'ont pas pu homologuer cette performance, par suite d'un grand vent qui lui soufflait dans le dos, ce qui l'avantageait par trop, en conséquence d'une certaine disposition d'une partie de sa personne. Et si je vous disais encore que la fatigue n'a pas de prise sur notre crossman et qu'il renouvelle ses essais de trente à quarante fois sur le laps de temps de quatre heures, qu'en penseriez-vous? Je vais répondre à votre place. Je pense tout simplement qu'une nouvelle étoile du cross se lève au firmament et que les Nurni, Ritola et autres as de ce genre de sport ne sont que de la « gnognotte » vis-à-vis de notre champion méconnu.



**CONVOCATIONS**

Les séances du « Creuset » auront lieu dorénavant le **premier dimanche de chaque mois, à 9 heures du matin**, de façon à permettre à chacun d'être rentré pour le déjeuner. Ceci à la demande de nombreux membres. Il y aura donc séance le **dimanche 7 juin, à 9 heures du matin**, au « Lion d'Or », 23, place St-Géry. Si chacun veut bien se donner la peine d'arriver à l'heure, le travail se fera sans hâte et plus efficacement.

Les camarades du « Creuset » feront une excursion aux ruines de Villers-la-Ville, le **dimanche 21 juin**. Les camarades cyclistes prendront rendez-vous à 8 h. 30 au coin de la rue de la Loi et de l'avenue des Arts. Les dames, enfants, ainsi que les camarades qui préfèrent ce mode de locomotion, pourront prendre le train à 9 heures à la gare du Luxembourg; ils seront attendus à la gare de Villers-la-Ville, par les cyclistes. Prière d'emporter des provisions.

Pressante invitation à tous.

**L. D., Gand.** — Très gentil de nous avoir écrit. Vous remerciers vivement de votre effort. Il nous faudrait beaucoup de dévouements pareils au vôtre.

**P. S.** — Oui, il serait exact que des camarades, dans un journal de la place, auraient provoqué volontairement le renvoi d'un des leurs en augmentant leur production. Un bienfait, d'ailleurs, n'est jamais perdu. Nous ne perdrons pas de vue ces beaux oiseaux.

**G. V. S.** — Les cotisations sont de 1 fr. par mois et suffisent à peine à couvrir les frais d'administration. Cette histoire de caisse de résistance est tout simplement stupide.



**Erratum.** — Le mois dernier, on m'a fait dire au début du septième alinéa: « Ouvrir la mâchoire au premier cran d'arrêt » C'est ouvrir la machine, etc. » qu'il fallait lire. Le lecteur aura recliné de lui-même.

Si vous le voulez bien, ami lecteur, je vais vous entretenir ce mois de l'envoi de la ligne à la fonte et de la ligne forte.

Généralement, l'on croit que l'envoi d'une ligne n'a pas grande importance. Cependant, certaines précautions sont à prendre. Dans les imprimeries où l'on travaille à double équipe, il vous est certainement arrivé que, lorsque après avoir composé la première ligne de matrices, vous souleviez le composteur, vous aviez l'impression de vouloir lancer cette ligne au plafond; la cause: votre coéquipier avait allégé outre mesure le composteur. En d'autres circonstances, le contraire avait été fait et vous deviez soulever un poids inutile. Pourquoi ne pas rester, quant à ce réglage, dans un juste milieu et ne pas passer d'un extrême à l'autre? Lorsque le composteur est trop léger, il ne se place pas ferme sur le levier du frein du charriot, et les matrices viennent se coincer entre la molette et le composteur. Si vous avez un composteur trop lourd, vous risquez de lui casser le pied en le laissant descendre par son propre poids, après le déchargement de la ligne. Prenez donc pour principe de régler le poids du composteur de telle façon, que lorsque vous avez lancé la ligne et que vous le laissez descendre, il vienne se reposer sur le levier de frein sans choc. Il arrive aussi que pour lever le composteur, certains opérateurs lui donnent un mouvement élastique trop brusque lorsqu'il touche la butée d'arrêt pour le déchargement du composteur; un choc se produit qui soulève les matrices et les talons de celles-ci viennent frapper l'entrée du canal des matrices. L'opérateur consciencieux examinera la matrice en cause et redressera le talon, qui est certainement faussé, si pas brisé.

Arrivons-en maintenant à la ligne forte. Pourquoi vouloir faire cliquer une ligne que vous savez d'avance trop forte? Autant vouloir chausser une bottine pointure 40 pour un pied de 44!! Là également bien des opérateurs s'obstinent. Pour ne pas remanier quelques lignes, surtout lors de corrections, ils forcent et poussent sur la tête de l'élevateur, pour faire entrer la ligne entre les mâchoires. Lorsqu'ils sont arrivés tant bien que mal à ce résultat, ils cliquent la ligne et sont tout étonnés,

lors de l'éjection, de celle-ci dans la galée, de voir les lettres dansant la sarabande. Ceci n'est rien, pensez-vous; cependant, certaines matrices ont eu leur talon raboté par la barre d'alignement du moule, lors du rapprochement de la roue-moule contre les matrices, et portent donc une bavure qui les empêchera de descendre dans les canaux du magasin. Si vous ne faites pas immédiatement le nécessaire pour enlever cette bavure, vous aurez des arrêts continus de la distribution.

Tout compte fait, ami opérateur, ne croyez-vous pas qu'il eût été préférable de remanier les quelques lignes, plutôt que de vous donner tant de tracasseries en faisant cliquer une ligne forte, tout en gâchant du matériel? E. G.

**Confrère A. M.** — Vous travaillez sur une Linotype modèle 4. Vous vous y êtes très mal pris pour remplacer le linguet de l'échappement (valve) des « divisions ». Lorsque vous avez retourné le magasin sur le marbre, pour avoir le jeu complet des échappements devant vous, vous auriez dû, avant d'enlever la pièce arrêtant les 90 pistons d'échappement, procéder comme suit: Enlever les deux vis supérieures et desserrer (rien que desserrer) les deux vis inférieures qui maintiennent au magasin la barre des 90 ressorts d'échappement. Cette pièce se soulèvera par le dessus. Au moyen d'une ligne placée entre la barre des ressorts et le magasin, caler cette barre jusqu'à ce que les ressorts n'aient plus d'effet sur les échappements-porte-linguets. Enlever la pièce arrêtant les pistons d'échappement, maintenue au magasin par six petites vis. Retirer le piston de l'échappement des « divisions ». Retirer l'axe-pivot des échappements jusqu'à celui des « divisions ». Enlever l'échappement verticalement muni des deux linguets. Ne pas oublier, en remplaçant le linguet, de lui donner un léger biais déclinant vers le dessus. Pour remettre le tout en place, faire l'inverse. Certains échappements ne seront peut-être pas à fleur avec les autres. La cause en est produite par les matrices qui débordent dans le bas du magasin. Repoussez ces matrices vers l'intérieur du magasin et les échappements reprendront leur position normale.

En procédant de la sorte, vous ne devez plus craindre de voir les 90 pistons des échappements « fichent le camp dans tous les coins de l'atelier », comme vous l'écrivez. Dans le malheur, vous avez encore eu deux chances: la première, d'avoir retrouvé le jeu complet des pistons, et la seconde, qu'ils sont numérotés. E. G.



**D**EPUIS un mois il n'y a pas de profondes modifications dans la situation sociale. Si l'on excepte l'aventure marocaine, dans laquelle le gouvernement « démocratique » de M. Painlevé vient de pousser la France, la « pression amicale » des Etats-Unis sur les puissances débitrices, il n'y a rien de bien neuf à l'ordre du jour. La tension est toujours aussi aiguë. En charbonnages, métallurgie, verrerie notamment les compressions se poursuivent sans que les organisations syndicales semblent bien de taille à résister. Et l'on se demande avec angoisse jusqu'à quel point on affamera le travailleur.

Ceci n'est pas particulier à la Belgique. La même tactique se poursuit dans le monde entier. Prétexte : crise industrielle. Mais alors, si le régime capitaliste ne peut organiser rationnellement la production et permettre une consommation naturelle, qu'on le dise. Il y a paraît-il trop de coton, trop de houille, trop de produits de toutes sortes. Qu'on nous permette de consommer. Nous avons eu froid cet hiver, parce que la houille était hors de l'atteinte de notre bourse; parce que les vêtements étaient et sont toujours en ascension vertigineuse. Nous avons vu aux étalages pas mal de victuailles que nous aurions consommées si nos salaires nous l'eussent permis. Il y a trop de stocks disponibles, prétendent les forbans de l'industrie et du commerce. Mensonge! Il y a trop peu de consommation. Qu'on augmente nos salaires, nos possibilités d'achat, ils s'apercevront que la crise n'est pas due à la pléthore, mais bien à l'impossibilité artificielle de consommer. S'il y avait une justice en ce monde il n'y aurait pas assez de becs de gaz pour y cravater les misérables qui édifient des fortunes scandaleuses sur la famine et le dénuement. Le conseil national des manufacturiers américains de l'industrie cotonnière prétend que la seule solution à la crise de l'industrie du coton serait une réduction de la production. Que ces Messieurs viennent donc inventer nos armoires à linge. ! Autre article. L'Agence Reuter, dans une dépêche laconique de Washington, déclare que deux spéculateurs à la baisse de blé auraient, en mars dernier, gagné plus de 20 millions de dollars, c'est-à-dire un peu plus de 380 millions de francs, en quelques heures ! Et quand par des pratiques criminelles il ont rendu impossible la consommation, ils déclarent aux travailleurs : « Voyez, nous sommes encombrés de matières disponibles, nous sommes contraints par la situation économique à réduire vos salaires ou à fermer nos usines » Et nous trouvons des imbéciles à couper dans l'argu-

ment et à en tenir compte. Il n'y a pas de crise industrielle quand chacun n'est pas nourri, habillé, logé avec décence, mais accaparement criminel !

Homo.

**CHEZ NOUS.**

Après quelques semaines de pourparlers, l'arrogance patronale a abouti à la rupture. Ce n'est pas nous qui nous en plaignons. Mais nous soulignerons la tartuferie de ces gens qui n'ont que plaintes dans leur organe « Graphica » contre le manque d'urbanité des délégués ouvriers en général. Avec une condescendance hypocrite, nos maîtres remballent nos délégués avec des réponses qui nous laissent absolument Gros-Jean comme devant.

Non, mais! Croient-ils des fois que le gros fil blanc de leur malice échappera à notre myopie ? Nous commençons à employer les bons verres. Mais qu'il y ait de leur part simple battage ou qu'il y ait volonté arrêtée de ne rien céder, nous maintiendrons jusqu'à satisfaction complète, les prétentions (bien modestes) que nous avons émises dans notre projet de contrat. Les patrons rejettent notamment le paiement des heures de cours professionnels pour les apprentis, ce qui, dans d'autres pays, existe depuis vingt ans. Ils rejettent les vacances, qu'ils accordent à leurs employés de bureau, qu'ils trouvent équitables pour les fonctionnaires et... pour eux-mêmes. Quant au réajustement des salaires sur la base de 1914, ils l'écartent d'un geste méprisant. C'est évidemment de la folie ! Ah! viennent les temps où, pour jouir, il faudra produire, et où semblable effort, vaudra même droit. Les arrogants d'aujourd'hui seront les plaintifs de demain.

**CHEZ LES MINEURS.**

Vous êtes tous au courant des sacrifices acceptés (1) depuis un an par la Commission Nationale des Mines. Première diminution de 5 p. c. en mai 1924, deuxième de 6 et 3 p. c. en janvier 1925, troisième de 6 et 2 p. c. en mars, alors que depuis un an l'index-number a fait de sérieux bonds. Et nous déplorons que ces diminutions aient été acceptées en « raison de la situation des marchés et de la concurrence étrangère ». Ce qui constitue en quelque sorte la légitimation d'une situation dont les travailleurs n'ont pas à prendre la responsabilité. Encouragés, les charbonniers ont proposé de nouvelles réductions qui sont, elles aussi, admises en principe, puisque les délégués ouvriers ont déclaré qu'ils soumettraient à leurs mandants la proposition d'accepter une réduction de 5 p. c. des salaires à partir du

premier dimanche de mai, à la condition que la seconde baisse de 5 p. c. des salaires annoncée pour le mois de juin soit suspendue jusqu'au moment où l'on aura pu se mettre d'accord sur les bases d'une nouvelle convention des salaires.

La grève est décidée à la suite d'un référendum parmi les mineurs, puisse-t-elle apporter un peu de clarté dans la sombre situation de ces rudes travailleurs.

Les charbonniers nous avertissent qu'il y a un stock de près de 2 millions de tonnes de charbons. Nous verrons dans quelques mois à quel prix ils nous l'écouleront.

Un peu dans tous les charbonnages, outre la mort par l'usure prématurée, par l'empoisonnement ; guette la mort par le grisou, l'éboulement ou l'inondation. Il est vrai qu'en cas de catastrophe, les maîtres, qui sont si âprement avares quand il s'agit de salaires, sont excessivement généreux de condoléances. Et ceci remplace d'autant mieux cela que c'est bien moins coûteux.

**EN METALLURGIE.**

Outre un chômage très intense, de nombreuses grèves atteignent la métallurgie. Toutes ont pour cause les atteintes portées par les patrons aux salaires et aussi aux militants syndicalistes. Ils profitent évidemment de la période de calme pour accomplir leurs basses vengeances, c'est dans l'ordre. Partout les patrons refusent l'établissement du roulement de chômage, c'est encore dans l'ordre. Ils préfèrent se débarrasser de la partie la moins docile de leur personnel avec le double objectif de créer la concurrence des salaires par un considérable déchet de main-d'œuvre et d'expurger leurs établissements des éléments rétifs.

**CHEZ LES CERAMISTES.**

Dans les usines de produits réfractaires et céramiques de la région de Baudour, les patrons viennent d'appliquer une diminution de 5 p. c. sur les salaires. Quand on songe aux bénéfices fabuleux que cette industrie a réalisés après l'armistice, on reste confondu devant la cynisme de ces exploitateurs.

Ce ne seront malheureusement pas les décisions verbeuses et les ordres du jour qui entameront leurs appétits.

**CHEZ NOS CAMARADES PARISIENS.**

La grève des typos de labour est virtuellement terminée, quoique le conflit subsiste pour certaines maisons qui se refusent à appliquer le nouveau tarif. Dans l'ensemble, c'est un beau succès que nos camarades viennent de remporter. Si l'on compare le taux de l'index de Paris avec celui de Bruxelles, on conviendra que leur salaire de 4 fr. 75 l'heure constitue un acquis intéressant. La situation au point de vue salaire se résume donc comme suit :

Salaires typog.	38 fr.
Lino, de jour, 7 heures	39 fr.
Lino, de nuit, 6 h. 1/2	43 fr.

**EN FRANCE.**

Voici quelques bénéfices réalisés par la grosse industrie ou la grosse finance : Banque de France, 1924, 66 millions 451,764 fr. ;

Stéarinerie Fournier, 2,200,000 fr. ; Foncière du Nord de la France, 2,290,034 fr. ; Caisse Générale de l'Industrie du Bâtiment, 1 million 802,552 fr. ; Comptoir de l'Industrie Linière, 1,558,271 fr. ; Banque Renaud, 3 millions 586,505 fr. ; Docks et Entrepôts du Havre, 1,558,271 fr. ; Automobiles Delahaye, 4,947,570 fr. Chiffres cueillis au hasard. Et dire qu'il y a crise industrielle !!!

**AU DANEMARK.**

Il y a actuellement plus de 100.000 travailleurs en lutte, grève ou lock-out, au Danemark. Quand on pense que le Danemark est un petit pays avec une industrie restreinte, on comprend les sacrifices que doivent s'imposer les travailleurs de ce pays pour pouvoir soutenir pareille lutte, qui, comme la plupart est une lutte d'usure : celle du pot de terre contre le pot de fer. Un argument qui doit retenir l'attention des travailleurs du monde entier est celui de la soldisant concurrence étrangère, argument que l'on invoque dans tous les pays, quand les exploitateurs veulent porter atteinte aux situations acquises par les travailleurs.

**DE TOUT ET DE PARTOUT.**

— A Paris, l'artiste Jean Guiraud, grand prix de Rome, tombe d'inanition dans la rue, pendant qu'à quelques pas de là, la foule et les délégués de la Presse acclament le boxeur Dempsey qui gagna des millions en martelant de ses poings la figure de ses contemporains. Jolie, la civilisation !

— En Allemagne, les catastrophes minières se succèdent avec une tragique insistance. Il y a peu de temps c'était la mine Stein en Westphalie, maintenant c'est une mine près de Dortmund. Bilan : 41 morts, 27 blessés. Causes ? Qu'importe. Incurie ou imprudence. Et quand ces martyrs réclament du pain ou un peu de loisirs, chez eux, comme chez nous, la carabine des gendarmes était là pour leur répondre. En attendant, le Président d'Empire, Chancelier et autres dignitaires versent des larmes d'encre sur ces cadavres dont ils se f... parfaitement.

— Mais les Anglais seront bien attrapés par les Yankees; en effet, ceux-ci viennent de s'assurer le monopole — toujours dans un but humanitaire — d'un engin mirifique. Le nouveau rayon de la mort, qui serait le plus terrible, par ses effets, que l'on ait imaginé jusqu'à présent. L'inventeur se fait fort de délivrer, en six heures, le ciel de tout aéroplane et de paralyser en même temps la vie sur un rayon de quarante milles. Allons, voilà qui est réconfortant. Et cela nous encourage à soutenir les œuvres pour la protection des animaux.

— A Genève vient de s'ouvrir la septième session de la Conférence Internationale du Travail. Comme elle est présidée par M. Bénès, ministre des Affaires Etrangères de Pétaouchnok, il est de toute évidence que ses travaux seront conséquents. Mais je gage toujours le plus beau bouton de ma première salopette contre un œuf de lapin que toute la salive qui s'y dépensera ne mettra pas un atome de saindoux dans la soupe du bonhomme Claude.

— A propos de Genève, la Commission technique militaire, navale et aérienne de la Conférence du Désarmement a décidé d'exclure de la future convention les navires de guerre et les armements qui se trouveraient à bord. Ceux-ci n'étant destinés qu'à un but hautement humanitaire. C'est au moins ce que prétend la douce Angleterre!

— Humanitaire, je ne vous dis que ça. La preuve : les Communes ont, sans la moindre hésitation, fait violence à leurs sentiments personnels en rejetant purement et simplement un projet de loi qui devait assurer un minimum (et combien !) de salaire aux ouvriers mineurs.

— Par contre, on nous assure que les nouveaux obus employés par les avions de guerre anglais sont à la fois explosifs et incendiaires et projettent du phosphore en flammes, de la même façon que l'eau sort d'une pomme d'arrosoir. Pour pouvoir juger pratiquement de l'efficacité de ces nouveaux engins, le gouvernement prévoit l'envoi d'une expédition chargée d'inventer un soulèvement aux Indes... ou ailleurs. Voire en Europe, si c'était nécessaire !

— A propos de civilisation, on sait de quels arguments usent les héritiers de la Grande Révolution un peu partout hors d'Europe, mais tout particulièrement au Maroc et en Syrie. On reconnaît l'arbre à son fruit, prétend-on. Nous demandons aux mamans des petits pioupiou et des indigènes qui pourrissent sur les bords de l'Ouergha ou du Ti-

gre de quelle espèce est l'arbre qui donne ainsi la mort?

— Et pour terminer, allons en Chine. La famine règne dans plusieurs provinces. A tel point que les habitants s'entredévorent, vendent leurs enfants, se livrent à tous les actes de sauvage désespoir auxquels poussent les grandes calamités. Dites, braves gens, qui régurgitez votre trop plein de caviar ou de champagne dans les salons du Merry Grill ou du Savoy, ça ne vous chatouille-t-il donc pas la conscience de savoir que des milliers d'êtres humains se meurent de faim ? De faim ! Entendez-vous ? Mais ils n'entendent pas !

#### ABONNEMENTS

Nous informons nos lecteurs que les demandes d'abonnement peuvent être adressées directement au local : « Creuset », au « Lion d'Or », 23, place St-Géry, Bruxelles. Coût de l'abonnement : un an : 5 francs ; 6 mois : 3 francs.

Camarades, vos intérêts sont menacés par les patrons ; serrez les rangs, assistez régulièrement à vos réunions syndicales.

*La Coopération est une forme d'organisation qui peut procurer au prolétariat des avantages immédiats au point de vue matériel.*

Pour vos clichés en plomb ou en galvano

Adressez-vous à

# CLICHERIE BRUXELLOISE

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Gérant: Em. VAN EMMEN

Reproduction de Trichromies en Stéréo-Nickel

TÉLÉPHONE: 128,61

COMPTE CHÈQUE POSTAL: N° 171.21

*Maison fondée en 1908*

• • • • •

24, Rue du Houblon :: BRUXELLES